

L'intellectuel au révélateur. Comment continuer malgré et avec l'empêchement ?

Nicolas Mariot

▶ **To cite this version:**

Nicolas Mariot. L'intellectuel au révélateur. Comment continuer malgré et avec l'empêchement ?. Intellectuels empêchés, ENS Éditions, pp.9-38, 2021, 10.4000/books.enseditions.22903 . hal-03510069

HAL Id: hal-03510069
https://hal.science/hal-03510069

Submitted on 4 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SOCIÉTÉS, ESPACES, TEMPS

Intellectuels empêchés

Ou comment penser dans l'épreuve

Sous la direction
de Brigitte Gaïti et Nicolas Mariot

ENS ÉDITIONS
2021

Éléments de catalogage avant publication

Intellectuels empêchés. Ou comment penser dans l'épreuve / Sous la direction de Brigitte Gaïti et Nicolas Mariot – Lyon : ENS Éditions, impr. 2021. – 1 vol. (xxx p.) ; 15 x 23 cm. – (Sociétés, espaces, temps, ISSN 1258-1135). ISBN 979-10-362-0325-1 (br.) : xx euros

Cet ouvrage est diffusé sur la plateforme OpenEdition books en HTML, ePub et PDF : http://books.openedition.org/enseditions/

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon. Les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective sont interdites.

Illustration de couverture :

© ENS ÉDITIONS, 2021
École normale supérieure de Lyon
15 parvis René Descartes
BP 7000 69342 Lyon cedex 07

ISBN 979-10-362-0325-1

— INTRODUCTION —

L'intellectuel au révélateur. Comment continuer malgré et avec l'empêchement ?

NICOLAS MARIOT

Réciter dans sa tête les poèmes de son enfance pendant des moments de travail forcé, se remémorer d'anciennes lectures dans une cellule, écrire et jouer une pièce de théâtre dans un camp d'internement, fabriquer un instrument de musique de fortune ou avancer (voire terminer) sa thèse dans les tranchées de 14-18. On pourrait étendre la liste à loisir : les exemples sont légion (et souvent célèbres) d'intellectuels éloignés ou déplacés (géographiquement et socialement), internés ou déportés, qui ont raconté combien leurs pratiques ordinaires de l'esprit les avaient aidés à tenir dans des conditions extrêmes, sinon à se sauver. Qu'il s'agisse de soldats mobilisés dans les tranchées, de militants emprisonnés, d'intellectuels déplacés aux champs, d'artistes, de scientifiques ou de lettrés déportés, la plupart d'entre eux ont énoncé leurs efforts pour préserver une identité intellectuelle mise à mal par les conditions de vie qui leur étaient imposées. Ils ont exprimé leur volonté de rester eux-mêmes en continuant à lire, écrire, penser, y compris dans les conditions les plus dures, et souvent « contre » les autres dont ils regrettent la gênante présence. Ils ont dit combien l'enfermement a pu constituer un moment de retour à la surface, souvent sous la forme du par cœur, des fondements lettrés de leur éducation : poèmes, prose, leçons, lectures, compositions.

Ces écrits de guerre ou des camps, ces récits de captivité, ces journaux d'enquête en terres lointaines, rédigés après coup ou dans le temps même de l'empêchement, ont fait et font encore l'objet d'analyses internes : ils sont des traces portant témoignage, souvent magnifié par l'art, des expériences vécues. Ils deviennent alors source pour parler de l'enfermement, de l'internement, du déplacement social et des moyens de résister voire de survivre à

semblables mises en cause de soi. Pour une large part d'entre eux – et d'autant plus aisément que leur auteur était ou est devenu célèbre après l'épisode –, ces textes, dessins, peintures ou pièces ont été progressivement constitués sinon en œuvres d'art, au moins en des sortes de « monuments d'humanité », en ce sens qu'ils témoignent de la préservation, jusque dans des lieux les plus improbables, des ressorts de l'esprit face à la barbarie.

Dans ce volume, ce sont bien ces activités qui constituent le cœur du propos. Mais chacune des contributions rassemblées déplace le regard porté d'ordinaire sur ce type de corpus en le considérant d'abord comme une question de recherche et non comme un matériau pour l'analyse. Autrement dit, elles ne privilégient pas le « contenu » même des œuvres mais s'intéressent plutôt à ce que leurs conditions de réalisation révèlent des habitudes et réflexes intellectuels de leurs auteurs. Très concrètement, l'objectif de cette enquête consiste à analyser les ressorts de l'intellectualité – entendue ici au sens de pensée spéculative, travail réflexif de soi à soi, mais aussi pratique culturelle singulière donc distinctive – à partir de moments ou de situations où elle est entravée, empêchée. Nous adoptons ici le postulat classique suivant lequel on ne voit jamais mieux les conditions de possibilité d'une pratique que quand celle-ci est mise à mal, ne peut s'exercer librement, en toute « naturalité », comme une évidence indiscutée.

À l'origine, la question qui sert de fondement à l'entreprise était formulée ainsi : peut-on considérer les moments de restriction des habitudes intellectuelles comme des situations de régression vers les habitus « lettrés », autrement dit des situations où ceux-ci se dévoileraient dans leurs modalités les plus élémentaires parce que renvoyant aux formes mêmes par lesquelles ils ont été appris et, au sens fort et concret du terme, intériorisés ? L'idée revenait à tenter de questionner et de mettre au jour les fondements sociaux de l'intellectualisme. En quoi les moments les plus contraints sont-ils des situations particulièrement appropriées pour observer les sédiments d'une formation lettrée ? Pourquoi, même dans les conditions les plus difficiles, certains individus semblent ne pouvoir s'empêcher de s'interroger, de disserter, de discourir, de faire la leçon, pour eux-mêmes ou aux autres ? Pourquoi, même quand on les prive de cette possibilité, certaines personnes persistent-elles à tenter de dire comment le monde doit aller ?

De ce cadrage général du problème découlent plusieurs considérations de méthode. La première d'entre elles doit permettre de questionner la matérialité des activités intellectuelles. Que se passe-t-il quand on ne dispose plus des outils pour écrire, lire voire réfléchir : des livres, du papier, mais aussi un bureau ou une « chambre à soi » (Virginia Woolf, *A Room of One's Own*), ou au moins du temps et du calme ? Pourquoi réfléchit-on de préférence en

silence ? Est-ce une norme technique ou une norme sociale (bourgeoise) ? Quel statut conférer à la mémoire, au « par cœur », comme modalité d'apprentissage mais aussi comme ressource distinctive (savoir réciter des morceaux de culture générale) ? Peut-on relier intellectualité, discours sur le monde et appétence pour les « biens sans maître » ? Autant de questions que l'empêchement, précisément par ce qu'il soustrait (les manques), mais aussi par ce qu'il peut fabriquer ou offrir (du temps pour rien), soulève avec une particulière acuité. Elles invitent notamment à préciser l'une des pentes possibles de l'intellectualité : celle qui lie le travail de l'esprit à la rupture avec le monde.

Deuxième considération, intimement liée à la première puisqu'elle est en partie son revers : le prisme de l'empêchement invite à considérer les activités de l'esprit en tant qu'elles sont des exercices de classe dont les enjeux, en termes de reconquête de soi notamment, sont indissociablement littéraires (ou plus largement intellectuels) et sociaux. La perspective suivie est dès lors résolument relationnelle : les intellectuels empêchés dont il sera question agissent pour eux-mêmes et « ceux de leur espèce », mais aussi contre les autres, ceux dont ils stigmatisent au moins l'envahissante présence, sinon la médiocrité spirituelle. C'est pourquoi chacun des contributeurs s'est efforcé, aussi systématiquement qu'il est possible, de comparer des trajectoires d'empêchement sous l'angle de l'origine sociale des individus, de leur formation scolaire, enfin du type d'activités professionnelles qu'ils exercent. Est-ce que les restrictions des activités intellectuelles atteignent différemment, et si oui en quoi, un écrivain transfuge de classe et un homme de lettres issu de la bourgeoisie lettrée parisienne, un ingénieur et un professeur d'université, un cadre d'entreprise et un avocat pénaliste ? Quelle place conférer, dans un tel format, à celles et ceux – ouvriers, paysans, individus issus de milieux d'où la culture lettrée est absente ou résiduelle – dont on considère par principe que ces empêchements intellectuels ne les concernent pas ou moins nettement ? Autant de questions qu'il faut évidemment historiciser tant les formations scolaires et la structure des fractions dominantes de la société ont évolué au long du xx^{e} siècle. En l'espèce, elles tendent cette fois à relier l'intellectualité à sa face publique : l'idée que le travail de l'esprit n'existe pas ou incomplètement sans l'audience, directe ou non, qui le reconnaît comme tel.

Enfin, troisième précaution de méthode, la plus importante sans doute du point de vue de l'architecture du volume, la perspective retenue invite à interroger, en creux ou par dévoilement, les formes et les modalités ordinaires de l'apprentissage des pratiques intellectuelles « quand tout allait bien ». Cette dernière considération est fondamentale parce qu'elle invite à comparer les situations où l'empêchement est subi à celles où il est choisi voire désiré, les moments où il est vécu comme une entrave à ceux où il est au contraire

perçu comme ou transfiguré en ressource sur le mode du « contre mauvaise fortune bon cœur ». Tout au long du volume, nous avons donc cherché à élargir la focale en replaçant l'empêchement dans un cadre plus large que celui de la seule imposition externe : lorsqu'il est volontairement adopté ou accepté par les acteurs concernés. Car sous l'angle de l'intellectualité, l'enfermement ou la mise à l'écart ne sauraient être envisagés à la seule mesure d'un empêchement subi : la retraite monacale, la fuite dans le désert, la fabrique d'une tour d'ivoire sont des dispositifs de repli sur soi conçus pour favoriser le travail de l'esprit. Ce qui les distingue tient au fait qu'ils visent précisément à faciliter l'activité spirituelle en organisant et en systématisant les qualités qui lui seraient propices : le silence, le calme, le temps dégagé des contraintes matérielles, voire le dépouillement et l'austérité supposés faciliter la concentration. Il faut donc penser ensemble, comme les deux faces de la même pièce, retraite intérieure et empêchement extérieur : la constitution d'un petit « pensoir » intime (le mot est de Teilhard de Chardin pour évoquer sa situation aux tranchées), parfois tout idéel ou mémoriel, est le moyen de faire face tant aux éventuelles privations matérielles imposées par les gardiens (travaux forcés, interdiction quelquefois complète d'écrire, de lire, etc.) qu'à l'envahissante promiscuité des autres (enquêtés, internés, compagnons d'infortune). De là un questionnaire étendu au-delà du seul empêchement imposé, et qui peut se formuler ainsi : qu'est-ce que le déplacement social, qu'il soit volontaire – partir enquêter en terres exotiques, se retirer dans sa tour d'ivoire ou son cloître – ou forcé – comme dans le cas d'emprisonnement ou d'internement –, fait au travail intellectuel et dit des manières dont il a été appris ? Il faut ici entendre le déplacement social comme une situation où le changement de milieu de l'individu impose une restriction, matérielle et morale, des possibilités habituelles d'exercice de son intellectualité.

Je voudrais, dans les pages qui suivent, abandonner le terrain des considérations trop abstraites pour reprendre le fil de ce continuum – de l'enfermement punitif au retrait volontaire du monde – en illustrant chacune de ses possibles incarnations suivant les deux dimensions qui le composent : la force de la contrainte d'une part, son degré d'acceptation voire de désirabilité de l'autre. C'est ici la description des propriétés des situations d'empêchement qui sert de levier analytique : le croisement des deux dimensions (empêchement radical / empêchement modéré d'un côté ; empêchement subi / empêchement choisi de l'autre) donne lieu à quatre positions théoriques dans lesquelles on peut proposer de ranger les alternatives empiriques examinées lors des journées d'étude et, pour une part d'entre elles, rassemblées dans ce livre.

		Force de l'empêchement	
		Écroulement des supports de l'activité intellectuelle	Altération des supports de l'activité intellectuelle
Acceptation de l'empêchement	Empêchement subi	Camp de travail, atteinte cognitive ou psychiatrique. Page blanche ?	Guerre, prison, sanatorium
	Empêchement choisi	Résistance, établissement, retour à la terre et autres changements de vie ?	Voyage initiatique, enquête exotique, cloître

Tableau 1. Situations d'empêchement en fonction de leur force et de leur degré d'acceptation

Ce sont ces situations, évidemment très différentes les unes des autres, que je souhaite maintenant passer en revue pour montrer bien entendu ce qui les distingue, mais aussi en quoi elles peuvent être, malgré tout, pensées ensemble, et ce que leur rassemblement permet de dire de l'intellectualité en général. On observera notamment que dans les situations d'écroulement, l'empêchement est principalement matériel et cognitif : l'individu est privé des moyens individuels du travail de l'esprit, qu'il s'agisse des supports externes (livres, papiers, bureau) ou intimes (incapacité à se concentrer, perte de compétences, troubles psychologiques). Dans les situations d'altération en revanche, ce sont d'abord les supports publics de l'intellectualité (les pairs, les élèves, les auditeurs, les éditions) qui semblent, volontairement ou non, écartés. En ce sens, le fait que l'entrave soit subie ou provoquée ne change pas fondamentalement les choses : tout se passe comme si l'intellectuel était toujours rattrapé par sa condition, même et y compris lorsqu'il la rejette, totalement (dans le cas de l'établissement) ou partiellement (dans le cas des ruptures temporaires avec le monde de l'érudition). Ainsi, j'aimerais montrer que les quatre positions sont unies par l'idée que, dans tous les cas, le statut de travailleur de l'esprit perdure malgré l'entrave, soit qu'on le rappelle avec insistance aux individus lorsque l'empêchement est choisi sous la forme d'une récusation volontaire (tour d'ivoire ou désert), soit qu'ils tentent de persévérer dans leur être intellectuel contre ou avec l'empêchement quand celui-ci est subi. Dans chacun des cas énumérés, les acteurs semblent se demander : comment faire pour continuer ? Et de fait il existe, sous ces différentes modalités d'empêchement voire produites par elles, les ressorts de formes d'épanouissement ou de félicité spirituelle : chacun est parvenu à persister (à rester lui-même) contre, malgré ou avec l'entrave. C'est en ce sens

que l'empêchement permet, peut-être mieux que les situations ordinaires, de discerner les fondements sociaux de l'intellectualité.

Les pages qui suivent sont consacrées à décrire plus en détail chacune des quatre cases du tableau. Ce faisant, l'examen épouse et présente le plan du livre. Le pari est ainsi fait qu'au terme de cette sorte de revue d'effectifs, le lecteur sera mieux à même de comprendre les raisons qui nous ont conduits à rassembler sous une même bannière des études de cas a priori fort éloignées les unes des autres, des internés des camps nazis aux victimes d'AVC en rééducation en passant par le cas d'un étudiant ayant choisi le grand large en cargo.

Au commencement, le cadre antique ?

Mais avant de s'intéresser aux différentes formes contemporaines d'empêchement qui viennent d'être évoquées, le volume débute par un chapitre consacré à décrire certaines des formes qu'on peut estimer être parmi les plus typiques ou les plus instituées de la figure de l'intellectuel. Dans ce premier texte, Thomas Bénatouïl s'intéresse aux manières par lesquelles les socratiques ont pensé et défini leur activité de philosophes précisément au regard de ce qui pouvait l'entraver. À partir des images d'un Socrate indifférent aux douleurs de la guerre comme aux accusations publiques dont il fait l'objet – il continue à réfléchir en solitaire ou à échanger avec ses compagnons malgré le froid, la faim, le procès et jusqu'à sa propre condamnation à mort –, Platon dessine progressivement certains des traits parmi les plus identifiants de l'habitus intellectuel occidental. En un résumé trop rapide, ce sont non seulement l'ensemble des besoins du corps que le philosophe pleinement investi dans sa tâche se doit d'ignorer, mais aussi et surtout la vie sociale qu'il doit soigneusement mettre à l'écart tant elle est obstacle au temps libre, imposition de sujet, risque d'interruption, menace de promiscuité vulgaire.

Bénatouïl montre tout ce que cette figure de l'intellectuel entièrement libre de toute détermination mondaine doit au modèle aristocratique dans lequel Platon et nombre de ses condisciples ont été socialisés. Il souligne que, dès l'Antiquité, ce cadre n'est pas unanimement partagé : les stoïciens, notamment parce qu'ils sont issus de milieux moins favorisés, adoptent une conception moins idéaliste de leur activité, admettant en particulier l'idée de rémunération ou la possibilité pour certains de leurs élèves d'être formés à l'exercice de charges publiques. Enfin, il esquisse les linéaments d'une généalogie du modèle platonicien en relevant quelques-unes des nombreuses références à la *skholè* antique dans la philosophie classique et contemporaine.

En soulignant ainsi, à partir du relevé des obstacles au déploiement du loisir, la centralité du temps libéré de toute servitude dans la structuration de l'habitus intellectuel occidental, Bénatouïl pose le cadre à partir duquel les modalités contemporaines de l'empêchement peuvent être pensées. Bien sûr, certains lecteurs regretteront que l'enquête ainsi initiée n'ait pas été prolongée pour suivre les vicissitudes historiques du modèle. Mais, pour peu qu'une telle enquête soit réellement envisageable, elle excède largement les limites de ce volume. Surtout, il s'agissait en l'espèce moins de tracer une généalogie que de déterminer, sur le plan conceptuel, ce à quoi l'empêchement fait obstacle lorsqu'il touche les activités de l'esprit.

En l'espèce, ce premier chapitre met bien en avant l'ambiguïté de la posture de l'intellectuel « vrai » telle qu'elle est énoncée par Platon : le philosophe accompli doit rester éloigné des nécessités et contingences du monde, et en même temps il ne peut se couper entièrement de tout public, de tout dialogue, de toute cible et reconnaissance de son discours. C'est à l'articulation entre exclusion forcée du monde et désir du désert, entre enseignement et tour d'ivoire, entre diffusion du savoir et repli sur soi que chaque auteur s'efforcera de penser, dans les chapitres qui suivent, les multiples modalités de l'empêchement intellectuel. À chaque étape, il s'agira d'évaluer à quel degré et par qui ou quoi les supports matériels et moraux de l'intellectualité sont entamés ou mis à mal.

Écroulement : persévérer contre l'empêchement

Dans la suite du livre, le premier mouvement de cette traversée concerne les situations où l'effondrement du cadre intellectuel est le plus marqué, c'est-à-dire lorsque les individus concernés sont entravés dans leur capacité même de penser par le travail forcé, les nécessités pratiques de la survie ou l'affaiblissement psychique. Autrement dit, la dégradation s'étend ici jusqu'aux supports les plus intimes et personnels de l'intellectualité. En l'espèce, l'expérience traumatique des camps d'internement nazis s'impose immédiatement tant elle a donné lieu à récits et analyses. C'est donc elle que nous évoquerons en premier lieu pour préciser quelles sont les propriétés des situations d'empêchement les plus radicales, et comment celles et ceux qui en sont les victimes y font (ou pas) face.

Buchenwald, 16 mars 1945. La scène est célèbre, commentée à de nombreuses reprises. Jorge Semprun accompagne Maurice Halbwachs dans la mort. Chaque dimanche, il peut visiter son ancien professeur allongé dans un block voisin du sien. Après avoir survécu à deux « hospitalisations » dans

le *revier* du camp, celui-ci ne parvient plus, cette fois, à contrecarrer l'affaiblissement généralisé d'un corps épuisé par les mauvais traitements. Semprun raconte :

> J'avais pris la main de Halbwachs qui n'avait pas eu la force d'ouvrir les yeux. J'avais senti seulement une réponse de ses doigts, une pression légère : message presque imperceptible. Le professeur Maurice Halbwachs était parvenu à la limite des résistances humaines. Il se vidait lentement de sa substance, arrivé au stade ultime de la dysenterie qui l'emportait dans la puanteur.
>
> Un peu plus tard, alors que je lui racontais n'importe quoi, simplement pour qu'il entende le son d'une voix amie, il a ouvert les yeux. La détresse immonde, la honte de son corps en déliquescence y étaient lisibles. Mais aussi une flamme de dignité, d'humanité vaincue et inentamée. La lueur immortelle d'un regard qui constate l'approche de la mort, qui sait à quoi s'en tenir, qui en a fait le tour, qui en mesure face à face les risques et les enjeux, librement : souverainement.
>
> Alors, dans une panique soudaine, ignorant si je puis invoquer quelque Dieu pour accompagner Maurice Halbwachs, conscient de la nécessité d'une prière, pourtant, la gorge serrée, je dis à haute voix, essayant de maîtriser celle-ci, de la timbrer comme il faut, quelques vers de Baudelaire. C'est la seule chose qui me vienne à l'esprit.
>
> Ô mort, vieux capitaine, il est temps, levons l'ancre…
>
> Le regard de Maurice Halbwachs devient moins flou, semble s'étonner. Je continue de réciter. Quand j'en arrive à… nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons, un mince frémissement s'esquisse sur les lèvres de Maurice Halbwachs. Il sourit, mourant, son regard sur moi, fraternel.[1]

La scène est terrible et poignante, incarnation, parmi tant d'autres, de la mort concentrationnaire de ceux que le jargon des camps a curieusement désignés du terme de *Muselmänner*[2]. À bien des égards, elle apparaît exemplaire d'un message mémoriel souvent énoncé. Jusqu'au plus profond de l'abîme, il a pu subsister des éclats d'humanité. Plus encore : même au tréfonds de la barbarie, la culture a été outil de résistance et instrument de survie. Voilà ce dont témoignent d'innombrables récits de captivité qui, il faut toujours s'en souvenir, sont aussi des récits de survie. Progressivement érigés en exemplaires témoignages des capacités de l'esprit à faire face à l'horreur, objets d'analyses internes, ces textes deviennent œuvres d'art à part entière, « littérature des camps » (comme il en existe « de guerre » ou « de

1 Jorge Semprun, *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, 1994, p. 37-38.

2 Voir « Lagersprache » dans Tal Bruttmann et Christophe Tarricone, *Les 100 mots de la Shoah*, Paris, PUF, 2016, p. 74.

résistance ») susceptible d'être étudiée pour elle-même tant du point de vue de ses formats typiques que de ses thèmes privilégiés[3].

Par différence avec ces analyses, il s'agira donc, dans les pages qui suivent, de se saisir de ces productions en tant qu'elles révèlent les habitudes et réactions intellectuelles de leurs auteurs. On peut, pour éclairer ce qu'il faut entendre sous cette proposition, revenir un instant à Jorge Semprun au chevet de Maurice Halbwachs. C'est, explique-t-il, « dans une panique soudaine » qu'il lance sa récitation, « la seule chose qui me vienne à l'esprit ». À l'en croire, son vieux professeur ouvre un œil d'abord « étonné », puis « souriant », au souvenir de la musique baudelairienne. Au cœur d'une situation extrême, le réflexe lettré de Semprun, indissociable de sa reconnaissance par Halbwachs, devient symptôme : les situations d'empêchement, ici les plus radicales, représentent un matériau approprié pour réfléchir aux conditions et aux formes de l'intellectualité en tant qu'elle est ensemble de manières spécifiques d'être au monde. Partant, ces scènes invitent à proposer une histoire des intellectuels centrée moins sur leurs productions que sur leurs pratiques ordinaires et les apprentissages dont elles ont fait l'objet.

Jorge Semprun murmure une prière lettrée à l'oreille de son maître mourant. Il note son efficace, mais s'arrête là. Pour aller plus loin et préciser les formes du lien entre empêchement et intellectualité, en l'occurrence mieux percevoir en quoi celle-ci peut constituer – comment et pour qui ? – un moyen de résister aux mises en cause de soi induites par l'internement, il faut nous tourner vers d'autres expériences et d'autres témoignages.

Empêchement radical et tours de main intellectuels

Celui qu'a donné Ruth Klüger, après bien des années de refus, est particulièrement précieux pour ce qui nous importe, en ce que son auteur précise et complexifie considérablement la place qu'a pu jouer la poésie dans l'expérience des camps. En substance, écrit-elle, elle a été moins utile par son contenu que par son format, moins importante par ce qu'elle dit que par ce qu'elle fait faire : métrer, versifier, rimer, réciter. Déportée à Theresienstadt en 1942, Ruth Klüger a 13 ans lorsqu'elle entre à Auschwitz, en 1944. Dans son récit, elle ne considère jamais, loin s'en faut, que la culture soit la clé qui

3 Dans un ensemble gigantesque et dans des genres très différents, voir par exemple Maurice Blanchot, *L'écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980 ; Rachel Ertel, *Dans la langue de personne. Poésie yiddish de l'anéantissement*, Paris, Seuil, 1993, ou Jean Bessière et Judit Maár éd., *L'écriture emprisonnée*, Paris, L'Harmattan, 2007.

doit permettre, par principe et comme par magie, de sauver le monde de la barbarie. Tout comme elle se livre à un examen critique des stéréotypes de la mémoire de la Shoah, son récit de l'internement à Birkenau passe ainsi par un vigoureux rejet des aveuglements des plus lettrés des internés :

> Il y eut ce professeur qui à son arrivée à Auschwitz, voyant la fumée et les flammes qui s'échappaient des cheminées, expliqua avec la plus grande conviction que ce qui était l'évidence n'était même pas possible, parce qu'on était au xx^e^ siècle et en Mitteleuropa, c'est-à-dire en plein cœur du monde civilisé. Je m'en souviens encore comme si c'était aujourd'hui : je la trouvais ridicule, mais pas parce qu'elle ne voulait pas croire au génocide. Cela c'était compréhensible, car la chose paraissait effectivement peu plausible (pourquoi tuer tous les Juifs ?), et toute dénégation servait l'espoir de vivre ou plutôt la peur de la mort de mes douze ans. C'étaient les arguments que je trouvais ridicules : l'histoire de la culture et du cœur de l'Europe. Moi aussi j'aimais la culture, pour autant que j'avais pu y accéder dans les livres, mais je ne croyais pas qu'elle constituât une garantie ni créât une communauté.[4]

Pour autant, ce plaidoyer contre les pouvoirs supposés de la civilisation n'empêche en rien Ruth Klüger d'expliquer, et de façon approfondie, le statut qu'avaient, pour elle comme pour d'autres internés, la remémoration et l'écriture de poèmes à Birkenau. Toujours et partout dans le camp, elle récitait et composait. Qu'y avait-il de consolant dans cette activité, demande-t-elle alors ? La réponse est intéressante : moins que le contenu des vers, qui ne venait qu'« en second lieu », c'était « surtout la forme, la qualité de la langue qui soutenait » les déportés. En plus de faire passer le temps, explique-t-elle, « tout poème prend figure de formule magique ». Et de donner un exemple circonstancié :

> Car dans le contenu des ballades de Schiller, je ne vois pas très bien ce qui aurait pu me faire oublier la soif des interminables appels à Auschwitz : « Envoyez quérir vos hommes / Dans tout le pays de Suisse / Ils partent pour le Saint-Sépulcre / La croix sur la poitrine ». Dans certaines situations, où le seul problème est de résister, des vers peut-être moins profonds conviennent peut-être encore mieux que ceux qui déplacent les montagnes. (p. 141)

De fait, l'adolescente enfermée réitère à Birkenau une technique qu'elle avait expérimentée dans le monde d'avant, soulignant les continuités entre l'ordinaire de la paix et l'extraordinaire du camp[5] :

4 Ruth Klüger, *Refus de témoigner. Une jeunesse* [*Weiter leben*, 1992], Paris, Vivianne Hamy, 1997, p. 137.

5 Voir Pierre Favre, « Y a-t-il un rapport "ordinaire" au politique ? », *L'ordinaire. Mode d'accès et pertinence pour les sciences sociales et humaines*, Jean-Louis Marie, Philippe Dujardin et Richard Balme éd., Paris, L'Harmattan, 2002, p. 275-305.

> Du reste, j'avais déjà connu dans la vie normale des situations, par exemple chez le dentiste, où trouvant le temps trop long, je m'efforçais de le faire passer, en me récitant *Les grues de l'Ibykus* ou quelque autre poème. Les ballades de Schiller furent les poèmes des appels, grâce à elles je pouvais rester des jours au soleil sans m'évanouir, parce qu'il y avait toujours un autre vers à dire, et quand on ne trouvait plus le vers suivant, on le cherchait dans sa tête et ça évitait de penser à sa propre faiblesse. Puis l'appel se terminait, on arrêtait le disque dans sa tête, à peu près à : « Que votre bouche de métal, / ne se voue qu'à des choses éternelles et graves ». On pouvait s'en aller, et boire de l'eau. Jusqu'à l'appel suivant. (p. 141-142)

Voilà pour la récitation. Mais l'écriture elle-même ? Quel sens à vouloir, dans l'instant, « soumettre le traumatisme d'Auschwitz au mètre de la versification » (p. 144) ? Comme pour beaucoup d'autres témoins, le recours à une activité intellectuelle vise d'abord à préserver son esprit : c'est un exercice mental. « Je n'ai pas perdu la raison, j'ai fait des rimes », écrit-elle simplement. Et d'ajouter : il faut entendre « faire des rimes » en un sens tout terre à terre, c'est-à-dire loin des phrases « absconses » d'un Celan (p. 146). Remémoration et composition sont ici, pourrait-on dire, volontairement scolaires, obligatoirement académiques. « Ce sont des poèmes d'enfant, dont la régularité devait contrebalancer le chaos, c'était une tentative poétique et thérapeutique à la fois d'opposer à ce cirque absurde et destructeur dans lequel nous sombrions une unité linguistique, rimée ». Les strophes bien rangées renvoient ainsi à ce qui a été appris, intériorisé, ce qui est inscrit en soi sans qu'un support de remémoration soit désormais nécessaire :

> J'avais malheureusement beaucoup lu, écrit-elle, j'avais la tête pleine de six années de lecture de textes classiques ou romantiques et de poésie classique. Et voilà que ce sujet se présentait. Mon goût ultérieur serait allé de préférence à des compositions plus fragmentaires, plus irrégulières, pour exprimer le désespoir sporadique, par exemple. Mais le goût ultérieur a le jeu facile. Je peux en parler à l'aise aujourd'hui. (p. 145-146)

Le recours aux connaissances scolaires chez Ruth Klüger nous conduit ainsi à avancer une des hypothèses qui traversent ce livre. Elle consiste à soutenir que plus l'empêchement est marqué – qu'il soit exogène ou, on le verra plus loin, intérieur –, plus on a alors accès aux formes les plus élémentaires et intériorisées de l'intellectualité, celles des premiers apprentissages – récitations, par cœur, retour aux classiques, exercices et jeux sur les formes. L'empêchement permettrait ainsi de révéler ce que d'ordinaire on ne voit plus, ou que l'on a spontanément tendance à écarter parce que moins noble : ce qu'ont été les modalités de formation et les pratiques les plus routinières de l'activité intellectuelle.

Traitant de ce retour aux savoir-faire les plus banals et familiers, le chapitre que Laurent Douzou consacre aux engagements résistants a été intégré à l'analyse des formes d'effondrement des supports de l'intellectualité. Bien sûr, les situations que décrit l'auteur, notamment à travers l'étude des trajectoires croisées de Jean Cavaillès et Marc Bloch, ne sont pas comparables à celles qui viennent d'être évoquées. Pour une part au moins, les deux hommes ont accepté leur propre empêchement en basculant dans une clandestinité complète. Par ailleurs, celui-ci n'est sans doute pas aussi radical que ceux que subissent les internés des camps nazis – encore que le sentiment de vulnérabilité qu'ils peuvent ressentir soit sans nul doute très marqué. Mais c'est justement au regard de ces écarts ou différences que le parallèle avec l'empêchement des camps prend son sens.

Les deux hommes tentent en effet de préserver une part d'autonomie intellectuelle au cœur de leur engagement. Tous deux partagent leur journée en deux pour dédoubler autant que redoubler leurs efforts : la matinée est réservée au travail savant quand l'après-midi est dévolu à l'action résistante. Ici, l'intérêt consiste à noter le type d'exercices auquel se livre Marc Bloch, en particulier, dans de telles circonstances. Car si Jean Cavaillès parvient, malgré le danger et l'angoisse d'une fin qu'il sent proche, à travailler à un achèvement provisoire de ses recherches sur la logique mathématique, l'historien, lui, se consacre à l'établissement de la table méthodique des articles de la première année d'existence des *Cahiers politiques*, une revue de la Résistance. Il faut voir dans ce geste, me semble-t-il, quelque chose comme un équivalent structurel de la récitation/versification chez Ruth Klüger : une activité quasi artisanale, fastidieuse mais technique, dont l'objectif premier consiste dans une préservation et une perpétuation de soi qu'on pourrait dire *a minima*, c'est-à-dire en l'espèce fondées sur le retour aux fondamentaux, aux automatismes et autres tours de main savants. À l'image de la métrique des pieds et des vers comme remise en ordre d'un monde privé de sens, Marc Bloch se concentre sur une tâche obscure mais méticuleuse, l'exercice banal et sûr du métier comme antidote à l'incertitude quotidienne des dangers qui l'entourent. En l'occurrence, le fait que l'empêchement soit ici choisi plutôt que subi ne transforme pas fondamentalement les modalités par lesquelles l'historien tente de le dépasser.

Demeurer comme avant

Le travail mené pour se maintenir tel que l'on était, quelles que soient ses formes et son ampleur, semble être un trait constitutif des modalités par

lesquelles les intellectuels cherchent à surmonter les conditions de leur empêchement, y compris dans les enceintes concentrationnaires lorsque les conditions de vie s'y font un peu moins dures qu'à Birkenau. Parmi l'ensemble de ceux qui ont raconté leur expérience de l'enfermement, le témoignage, déjà évoqué, de Bruno Bettelheim est resté célèbre précisément parce qu'il discute le rôle souvent conféré au maintien d'activités intellectuelles dans la Résistance et la survie face aux multiples affaiblissements produits par la condition concentrationnaire[6].

Le futur psychologue y montre longuement en quoi son propre engagement d'ethnographe du quotidien des camps avait pu relever, le concernant, d'un « intérêt vital », qui, précise-t-il, avait peu à voir avec la « curiosité détachée » propre à toute « étude désintéressée »[7]. À l'image de Marc Bloch établissant l'inventaire des articles d'une revue, Bettelheim ne prétend pas faire œuvre scientifique en observant la vie du camp. Son objectif, en l'espèce, n'est pas, ou secondairement, de l'ordre de la connaissance. Il s'agit pour lui d'éviter de subir, comme trop de ses compagnons intellectuels, cette maladie de l'empêchement provoquée par le constat que les problèmes de nourriture et d'épuisement rendent toute autre question, y compris celles auxquelles chacun d'eux avait consacré une large part de sa vie, parfaitement superficielle :

> Les hommes qui s'enorgueillissaient précédemment de l'éclectisme de leurs intérêts souffraient dans leur amour-propre d'être aussi préoccupés par la nourriture. Ils essayaient de lutter contre cette obsession et d'échapper à l'ennui en se forçant à tenir des conversations intelligentes. Mais l'absence de stimulation extérieure et le caractère déprimant, dénué d'espoir, de leur situation, épuisaient rapidement leurs ressources intellectuelles. (p. 259)

Toute discussion à propos de médecine ou d'historiographie pouvait être immédiatement « interrompue par la rumeur qu'il y avait des sardines ou des pommes dans le magasin du camp ». Petit à petit, les prisonniers se rendaient alors à l'évidence : « la nourriture semblait plus importante pour les autres, voire pour lui-même, que ce qui avait été l'œuvre de sa vie et il cessait d'en parler » (p. 260). En quelques semaines, concluait alors Bettelheim,

6 Sur l'expérience concentrationnaire de Bettelheim, les analyses qu'il en a tirées et les controverses qu'elles ont suscitées, notamment avec Terrence Des Pres, voir Christian Fleck et Albert Müller, « Bruno Bettelheim and the Concentration Camps », *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, vol. 33, n° 1, 1997, p. 1-37.

7 Bruno Bettelheim, *Le cœur conscient. Comment garder son autonomie et parvenir à l'accomplissement de soi dans une société de masse* [*The Free Press*, 1960], Paris, Robert Laffont, 1972, p. 130.

les conversations intellectuelles pouvaient s'épuiser d'elles-mêmes dans l'insignifiance et la dépression.

C'est pour contrecarrer cet effet délétère de la situation que le témoin cherche à maintenir coûte que coûte non plus des discussions dont il sait la fragilité, mais une activité réflexive effective et régulière :

> Exercer mes capacités d'observation et tenter de comprendre ce que je constatais était une réaction spontanée qui me permettait de croire que ma vie avait encore un sens, que je n'avais pas perdu tout intérêt à une activité où j'avais précédemment puisé le respect de moi-même. Cela m'a aidé à supporter la vie dans les camps. (p. 130)

À l'image de Marc Bloch s'intéressant, dans les tranchées de 14-18, aux « fausses nouvelles » de la guerre[8], le prisonnier va ainsi s'efforcer d'étudier les « rumeurs » du camp pour « éviter de croire vrai ce qui n'était manifestement que fantasmes », et pour se prouver à lui-même qu'il n'est pas en train de « perdre la raison » (*ibid.*).

À travers l'évocation de ses enquêtes sur les circulations d'informations entre internés, Bruno Bettelheim énonce explicitement ce qui est devenu un topos de la survie concentrationnaire : les pratiques « qui avaient formé la substance de [s]es activités passées » (observer, mémoriser, écouter) lui ont servi à la fois de « passe-temps » et d'outil pour préserver une « dignité mise à mal ». Mais il va beaucoup plus loin encore. L'activité intellectuelle, explique-t-il, a été un mécanisme de « défense spontanée » : l'objectif consiste bien à rester soi-même dans une situation où sa propre personnalité morale risque la « désintégration ». Le problème, avance-t-il, était de rester non seulement « vivant » mais, plus encore, « inchangé ». Il s'agissait ainsi de « protéger son être intérieur » pour pouvoir, en cas de libération, « être approximativement la même personne qu'au moment où [il avait] été arrêté » (p. 146-147).

8 Marc Bloch, *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre* [*Revue de synthèse historique*, 1921], Paris, Allia, 1999. Une part non négligeable des travaux consacrés à l'oralité sont ainsi nés d'expériences, par des lettrés, de la privation des moyens ordinaires de la *literacy*. On s'en convaincra encore en évoquant le cas, symétrique des précédents, de l'anthropologue Jack Goody. Soldat britannique durant la Seconde Guerre mondiale, il racontera que ses recherches sur le statut de l'écriture sont en partie nées des longues semaines où il s'est retrouvé, comme prisonnier évadé recueilli par des bergers des Abruzzes, dépossédé de tout rapport à ce qui faisait jusque-là son quotidien : « Enfants et adolescents grandissant dans une culture urbaine, nous avions eu des livres à profusion. Et à l'école comme à l'université, tout était organisé autour de la lecture. Du jour au lendemain, nous nous sommes retrouvés totalement privés de livres ». Voir Jack Goody, *L'homme, l'écriture et la mort*, Paris, Les Belles Lettres, 1996, p. 200, et « Curiosité d'anthropologue. Entretien avec Jack Goody », *Politix*, vol. 9, n° 34, 1996, p. 204-221. Voir aussi la « préface » d'Éric Dagiral et Olivier Martin à Jack Goody, *La logique de l'écriture. L'écrit et l'organisation de la société* [1986], Paris, Armand Colin, 2018, p. 7-25.

Non seulement mettre son énergie à persévérer dans son être, mais travailler à se maintenir identique à soi : la formule apparaît très forte. Elle rappelle la principale des hypothèses de travail qui sous-tendent ce projet : on ne perçoit jamais mieux les conditions de réalisation d'une pratique que lorsque celle-ci est entravée. Le manque révèle, en creux, ce qu'était le plein d'avant l'empêchement. On retrouvera longuement détaillés, dans les chapitres 3 et 4 du livre, des exemples de semblables efforts déployés pour maintenir vivants, malgré ou plutôt contre l'empêchement, les savoir-faire et pratiques intellectuelles qui fondent l'identité des personnes.

Olivier Marichalar consacre son chapitre à décrire l'extraordinaire ténacité d'un jeune lettré envoyé se rééduquer à la campagne durant la Révolution culturelle chinoise. Malgré la violence de la coupure d'avec le monde urbain qu'il avait jusque-là toujours connu, malgré le travail forcé et la précarité de l'existence, malgré les mois et années qui passent sans perspective de changement et de retour, le jeune homme semble construire toute sa résilience sur l'idée qu'il doit à tout prix persévérer dans ses (maigres) lectures et la tenue d'un journal pour, précisément, demeurer à l'image de ce qu'il juge être un intellectuel.

Frédérique Matonti revient, pour sa part, sur les nombreuses « techniques du corps » (là encore, on retrouve les savoir-faire de Klüger ou de Bloch) mobilisées par les intellectuelles internées pour résister collectivement à l'empêchement. On y retrouve, notamment, le cas célèbre de Germaine Tillion rédigeant une opérette cachée par ses amies détenues dans une caisse de bois, ou celui de Charlotte Delbo parvenant à monter une représentation du *Malade imaginaire* à Rajsko, camp annexe de Birkenau[9]. Matonti montre notamment en quoi la radicalité des entraves imposées à ces femmes tend à systématiser et à durcir le rapport à des activités qui, « d'ordinaire », sont réalisées de façon moins réflexive sinon moins engagée.

C'est encore cette question de la persévérance à l'identique qui nous a conduit à intégrer sous la bannière de l'effondrement des supports de l'intellectualité l'article que Muriel Darmon consacre aux parcours de rééducation de victimes d'accidents vasculaires cérébraux. L'empêchement, cette fois, est tout intérieur, mais il n'en est pas moins aussi radical que dans les

9 Voir Claire Andrieu et Christine Bard éd., *Femmes en résistance à Ravensbrück*, n° 5 de *Histoire@Politique*, 2008, en ligne : [http://www.histoire-politique.fr/index.php?numero=05&rub=index], et Philippe Despoix, Marie-Hélène Beloit-Otis, Djemaa Maazouzi, Cécile Quesney éd., *Chanter, rire et résister à Ravensbrück. Autour de Germaine Tillion et du "Verfügbar aux Enfers"*, n° 59 de *Le Genre humain*, 2017, notamment l'article d'Insa Eschebach, « Créer son propre lieu social. Les activités culturelles dans le camp de concentration pour femmes de Ravensbrück » (p. 23-36).

cas qui viennent d'être évoqués. Or Muriel Darmon montre, à partir d'un ensemble de récits de maladie, tout à la fois que les efforts de récupération des intellectuels sont socialement spécifiques, et surtout qu'ils procèdent à l'identique de ce que l'on vient d'observer, c'est-à-dire selon l'idée qu'il s'agit de redevenir ce que l'on était avant l'accident. L'auteure mentionne ainsi des scènes tout à fait étonnantes dans lesquelles les victimes cherchent à donner symboliquement le change devant un auditoire alors même qu'elles ne comprennent plus, ou très incomplètement, ce qu'elles sont en train de faire ou de dire. Ainsi, l'ancien président d'une grande entreprise ou une neurologue réputée expliquent tous deux qu'ils trichent, en apprenant par cœur et préparant des réponses toutes faites, pour parvenir à faire illusion en donnant de nouveau des conférences comparables à celles dont ils étaient familiers avant l'accident. Le dépassement de l'empêchement, en l'occurrence, passe par le recouvrement, même passager, d'un capital symbolique par lequel les individus concernés parviennent à retrouver un public, quitte à le duper[10]. On voit ainsi s'ouvrir, timidement mais sûrement, un autre pan de l'empêchement intellectuel, moins lié au recouvrement d'un temps pour soi, du calme et du silence, de la possibilité de se livrer à une réflexion spéculative ou à des lectures : autant chez les internées étudiées par Matonti que pour les victimes d'AVC dont traite Darmon, l'un des enjeux essentiels de ce dépassement de l'empêchement renvoie à la possibilité de retrouver un auditoire. La réponse donnée à la question « Comment continuer ? » consiste ici, évidemment dans la mesure où les circonstances le permettent, à reconstruire fugitivement une figure publique reconnue (acteur, metteur en scène, professeur, grand patron) à travers des performances instituées, si fragiles soient-elles (une pièce de théâtre, un concert, une conférence). Nous aimerions maintenant montrer que lorsque l'empêchement affronté laisse des marges de manœuvre plus importantes, cette dimension publique de

10 L'étude de Muriel Darmon aurait pu être prolongée par l'analyse d'autres situations qui, tout autant que l'AVC, portent atteinte aux possibilités de la pensée. On pense ici évidemment aux cas de folies ou de pathologies mentales dont certains intellectuels ont pu souffrir, sans que les effets de la maladie soient nécessairement ou seulement invalidants. Voir, parmi bien d'autres exemples possibles, les célèbres « Autobiographies » posthumes de Louis Althusser, *L'avenir dure longtemps* suivi de *Les faits*, Paris, Stock-IMEC, 1992. Et sans doute faudrait-il encore s'interroger sur les cas où l'empêchement intellectuel apparaît d'origine proprement intellectuelle. Je veux signaler par cette formule l'ensemble des situations, connues, au moins passagèrement, par nombre de travailleurs de l'esprit, où ceux-ci se sentent bloqués, entravés dans leurs pensées, détournés, en panne, haineux à l'égard d'une conclusion qui ne vient jamais. L'angoisse de la page blanche est-elle, en ce sens, une forme plus élevée, réflexive, d'empêchement intime ? Peut-elle, en négatif, nous renseigner sur ce que sont les caractères de l'intellectualité ? Sur ces questions, voir Patrice Loraux, *Le tempo de la pensée*, Paris, Seuil, 1993.

l'intellectualité prend une importance nouvelle et que l'empêchement peut ainsi paradoxalement produire des formes de félicité intellectuelle.

Altération : continuer avec l'empêchement

Restons, un temps encore, dans des lieux d'enfermement. Non plus le camp de concentration, avec travail forcé, mauvais traitements et privations organisées, mais plutôt des situations dans lesquelles l'empêchement, pour subi qu'il soit, est nettement moins radical. Nos témoins privilégiés sont ici deux prisonniers de guerre : le capitaine Georges Mongrédien, retenu de juin 1940 à avril 1945 en Allemagne ; le sociologue Norbert Elias, enfermé en tant que « ressortissant ennemi » sur l'île de Man.

Refaire école

Commençons par le cas Mongrédien, étonnamment documenté par son propre travail d'archivage dans les deux oflags où il est enfermé : d'août 1940 à juillet 1941 le XI A d'Osterode, près d'Hanovre, ensuite jusqu'en février 1945 le IV D d'Hoyerswerda, en Silésie[11]. À rebours des cas des internés d'Auschwitz-Birkenau, privés de tout support d'intellectualité, lui et ses codétenus ont à disposition du temps et des moyens et s'emploient à reconstruire, en captivité, un monde intellectuel qu'ils font le choix de calquer sur le patron universitaire. Cinq ans durant, l'officier est de toutes les aventures intellectuelles des camps, toujours selon les formats de la culture lettrée du monde civil adaptés à la situation de façon directe et transparente.

Sur le plan personnel d'abord, il lit et écrit énormément : outre la correspondance, quatorze cahiers annotés ont été retrouvés, malgré un trou de plus d'un an entre mars 1943 et septembre 1944. Il faut ajouter à ce journal des réflexions et méditations intitulées « causeries familières » composant un ensemble de trente courts chapitres de deux à six pages chacun. Probablement Mongrédien destinait-il ce récit de captivité à la publication. Enfin, l'écriture de deux ouvrages, l'un commandé par Tallandier en 1943, publié en 1947 mais

11 Anne-Marie Pathé, Yann Potin, Fabien Théofilakis éd., *Archives d'une captivité, 1939-1945. L'évasion littéraire du capitaine Mongrédien*, Paris, Textuel, 2010. Voir également Anne-Marie Pathé et Fabien Théofilakis éd., *La captivité de guerre au XX^e siècle. Des archives, des histoires, des mémoires*, Paris, Armand Colin, 2012.

rédigé « derrière les barbelés », *La vie littéraire au XVII^e siècle* ; le second paru l'année précédente : *Madeleine de Scudéry et son salon*.

Sur un plan collectif surtout, il intègre, et souvent aide à fonder, la plupart des institutions mises sur pied par les prisonniers : la revue du premier oflag, *Les Cahiers des captifs d'Osterode*, dont il est le rédacteur en chef ; la bibliothèque de 7 000 volumes du IV D, dont il devient le gestionnaire responsable des acquisitions ; l'administration de l'université de captivité du même IV D, avec ses cinq facultés – il y est professeur de littérature –, mais encore la présidence du jury d'un prix littéraire, les « Goncourt d'Hoyerswerda ». Ajoutons encore, plus spécifiquement, vingt-six conférences données à titre personnel en plus des cours et une participation active à l'établissement d'une liste de 500 volumes choisis supposés constituer la bibliothèque idéale de « l'honnête homme ».

On peut observer une situation quasi symétrique dans les camps pour « ressortissants ennemis » installés par les autorités britanniques sur l'île de Man à partir de juin 1940. Les internés y sont majoritairement des réfugiés allemands ayant fui le régime nazi, parmi lesquels on trouve notamment le sociologue Norbert Elias qui, après une étape peu probante en France[12], venait de trouver un poste temporaire à la London School of Economics à Londres. De façon symptomatique, ici aussi les prisonniers créent sur place, dès les premiers jours et sous le prétexte officiel d'apprendre la langue anglaise, une véritable université couvrant une large part de la gamme habituelle de cours – économie, langues, histoire, sciences humaines, mathématiques, médecine, sciences naturelles, théologie, etc. Ils lui adjoignent, sans surprise, un programme de spectacles et un journal interne[13]. Fait notable, l'école de l'île de Man ressemble donc à l'université des oflags fréquentés par Mongrédien jusque dans sa principale différence : comme dans les camps de prisonniers français du Reich, le modèle administratif y est pleinement national, en l'occurrence celui du *Privatdozen* allemand fondé sur la concurrence entre enseignements en fonction du nombre d'élèves intéressés par chacun des cours.

Tentons de poursuivre la comparaison entre les deux cas envisagés. L'opération fait immédiatement apparaître, à un niveau général, un point commun essentiel : oflags et camps de l'île de Man tendent à rassembler des internés issus des classes supérieures lettrées de leurs sociétés d'origine. Dans le cas

12 Voir Claire Zalc, « L'analyse d'une institution : le Registre du commerce et les étrangers dans l'entre-deux-guerres », *Genèses*, n° 31, 1998, p. 99-118.

13 Voir sur ce point David Rotman, « Trajectoire intellectuelle et expérience du camp : Norbert Elias à l'île de Man », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 52, n° 2, 2005, p. 157 et suiv.

britannique, cela tient à la spécificité de la population des réfugiés : ont été accueillis, malgré ou en raison des résistances gouvernementales, des exilés souvent issus des rangs de la bourgeoisie et de la classe moyenne juives. Dans le cas des oflags, cette particularité lettrée est plus évidente encore puisqu'elle est le produit direct du mode d'administration des prisonniers de guerre : les stalags (*Stammlager*) rassemblent les soldats du rang et sous-officiers ; les oflags, comme leur nom l'indique (*Offizierslager*), les seuls officiers et leurs ordonnances. Les seconds étant majoritairement issus des classes supérieures de la société française, on retrouve dans leurs baraquements des hommes parmi les plus diplômés de leur temps. Ainsi, les 1 500 officiers de réserve du premier camp de Mongrédien, le XI A, sont essentiellement des « professeurs, fonctionnaires, industriels, banquiers, ingénieurs, commerçants »[14]. L'esquisse d'annuaire des professeurs de « l'université » du IV D, oflag qui regroupe quant à lui « 4 890 officiers et leurs ordonnances », est plus précis encore. Le recteur est un agrégé de sciences, professeur de l'université de Lille dans le civil. Il a pour secrétaires un professeur libre, un directeur d'école, deux instituteurs. Parmi les vingt et un professeurs de la seule faculté de lettres, le témoin capitaine a compté cinq normaliens, douze agrégés, un conservateur du Louvre. Lui-même double licencié en droit et lettres et haut fonctionnaire de la mairie de Paris (il en deviendra le secrétaire général), il se lie avec des hommes qui lui ressemblent : le lieutenant Cuzin, biologiste à l'Institut Pasteur, Jacques Fauvet, futur directeur du *Monde*, le critique littéraire Armand Hoog, le professeur de littérature spécialiste de Balzac Bernard Guyon, le poète Patrice de La Tour du Pin, le capitaine Robert Gauthier, journaliste au *Temps*, Jean-René Debrix, écrivain et cinéaste, ou encore le philosophe Jean Guitton.

Si l'on ajoute à cette spécificité sociologique le fait que, dans les deux cas, les internés ne sont pas soumis au travail forcé et disposent donc de temps, on comprend pour une large part les raisons et de la naissance et du succès de ces « universités des camps ». Cette forme d'investissement exacerbé dans le travail intellectuel a des conséquences intéressantes pour notre projet. « L'évasion littéraire » ici permise aux internés invite à réinterroger, en creux comme en plein, la nature et les causes de ces retours à l'école.

En creux, le succès des universités des camps permet de questionner les effets de l'empêchement sur la sélectivité sociale des investissements intellectuels. Car même dans les oflags, tous ne fréquentent pas les bancs de l'université : d'après le capitaine Mongrédien, les 2 200 « étudiants » du

14 Anne-Marie Pathé, Yann Potin, Fabien Théofilakis éd., *Archives d'une captivité*, ouvr. cité, chapitre « "L'université d'Osterode" du manuscrit des "Causeries familières" », p. 120-121.

IV D ne représentent « que » les deux cinquièmes du total des internés[15]. En outre, bien qu'il soit entouré d'autres gradés, on retrouve sous sa plume les jugements dépréciateurs que pouvaient porter nombre de lettrés mobilisés dans les tranchées de 14-18 à l'égard des soldats du rang[16]. Ainsi Mongrédien dénonce-t-il l'imbécilité de ses quinze compagnons de chambrée avec lesquels « toute conversation intellectuelle, ou même sérieuse, est impossible ». « Je n'aurais jamais cru, dans un milieu d'officiers, qu'on puisse entendre tant d'âneries, de raisonnements stupides, de conversations lamentables. Une fois de plus, je me rends compte que la promiscuité imposée par notre état, est l'épreuve la plus dure pour moi »[17]. Si Georges Mongrédien prétend ainsi « s'oublier » dans ses livres et la discipline de l'écriture, s'il affirme y « trouver refuge » et combattre « l'abrutissement » qui le guette ou encore échapper ainsi à la « décrépitude intellectuelle » et tenter de vivre « comme avant »[18], c'est bien sûr pour lui-même, mais aussi contre les autres, gardes autant qu'internés. Voici qu'apparaît à l'horizon une autre des hypothèses de travail avancées dans ce volume : l'empêchement ne tient donc pas au seul emprisonnement ; il est non seulement redoublé, mais peut-être même d'abord causé par l'envahissante et encombrante présence des codétenus ou autres compagnons d'infortune (Laurent Jeanpierre met en lumière dans ce volume les constantes récriminations portées par Jean Malaquais à l'encontre de ses camarades de bataillon et de la promiscuité vaine imposée par les logements de fortune de son bataillon).

De cette hypothèse découlent au moins une question et une autre proposition analytique. La question est évidente : qu'en est-il justement de la ténacité des autres, ceux que le retour à la littérature n'intéresse pas ? Et plus spécifiquement, en quoi notre connaissance de l'histoire des camps est-elle dépendante de la primauté, souvent inconsciente, accordée à la résistance intellectuelle ? Car le fait est que les histoires de la tranchée ou des camps sont des histoires dans lesquelles les témoignages de la bourgeoisie lettrée tiennent, et de façon massive, le premier plan. Il faut donc se demander, ce qu'on ne fait que rarement tant est grande la fascination des universitaires et commentateurs pour leurs pairs intellectuels, à quoi pourrait ressembler l'histoire des camps et des tranchées si elle faisait pleinement place à des

15 *Ibid.*, p. 29.

16 Nicolas Mariot, *Tous unis dans la tranchée ? 14-18, les intellectuels rencontrent le peuple*, Paris, Seuil, 2013.

17 Georges Mongrédien, Journal, 9 janvier 1941, 207e jour. L'extrait du journal est tiré de l'ouvrage d'Anne-Marie Pathé, Yann Potin et Fabien Théofilakis éd., *Archives d'une captivité*, ouvr. cité, p. 112.

18 *Ibid.*, p. 15.

témoignages non lettrés. S'agirait-il alors d'une autre histoire de l'enfermement ? Quelles capacités de résistance ces textes dévoileraient-ils ?

L'une des hypothèses soulevées dans cette dernière partie du volume consiste, elle, à se demander jusqu'où l'empêchement peut représenter une condition de félicité du travail intellectuel. Ici le cas Elias apparaît peu probant, sans doute en raison de la relative brièveté de l'enfermement, un peu moins de six mois, de la mi-mai à la fin octobre 1940 – en outre le sociologue venait de publier son premier livre, *Über den Prozeß der Zivilisation*[19], et avait déjà rédigé son mémoire d'habilitation, même s'il ne devait paraître qu'en 1969[20]. Il en va tout différemment de Mongrédien, resté interné cinq années complètes. Même s'il écrivait déjà beaucoup avant-guerre et reste particulièrement prolixe après, une part importante de son œuvre est rédigée en oflag, notamment *La vie littéraire au XVII^e siècle*, socle de sa notoriété au retour. Il en résulte un paradoxe dont on perçoit l'inanité en même temps qu'il est formulé : à certaines conditions, il semble que l'empêchement extérieur, loin d'être une entrave, puisse au contraire constituer un environnement qui facilite la concentration et l'investissement intellectuel[21].

La proposition invite à établir un pont entre situations d'enfermement et autres types d'empêchements subis, notamment dans le cadre des obligations militaires. On trouvera de nombreuses illustrations et discussions autour des propriétés de ces situations spécifiques et des modalités de leur affrontement par les intellectuels enquêtés dans les articles de ce volume. La conscription et la mobilisation militaires, dans les cas de Sartre (Frédéric Lebaron), de Jean Malaquais (Laurent Jeanpierre) ou des historiens en guerre d'Algérie (François Buton), la prison, avec les cadres communistes de la Maison-Carrée d'Alger (Bernard Pudal) ou, même si c'est à un degré moindre, la Résistance déjà évoquée (Laurent Douzou) peuvent, sans que

19 Norbert Elias, *Über den Prozeß der Zivilisation. Soziogenetische und psychogenetische Untersuchungen*, Bâle, Verlag Haus zum Falken, 1939 (traduction partielle en 2 volumes : *La civilisation des mœurs* et *La dynamique de l'Occident*, Paris, Calmann-Lévy, 1974 et 1975).

20 Norbert Elias, *Die höfische Gesellschaft. Untersuchungen zur Soziologie des Königtums und der höfischen Aristokratie*, Neuwied-Berlin, Luchterhand, 1969 (*La société de cour*, Paris, Flammarion, 1985).

21 Voir également sur ce thème le cas célèbre de Fernand Braudel rédigeant et re-rédigeant sa *Méditerranée* durant ses années passées en oflag : Peter Schöttler, « Fernand Braudel, prisonnier en Allemagne : face à la longue durée et au temps présent », *Sozial.Geschichte Online*, n° 10, 2013, p. 7-25. En ligne : [http: // www.stiftung-sozialgeschichte.de]. Ou encore celui de Robert Hertz qui lance une enquête directe sur les dictons des poilus mayennais de sa compagnie dans les tranchées (Robert Hertz, *Sociologie religieuse et anthropologie. Deux enquêtes de terrain (1912-1915)*, Stéphane Baciocchi et Nicolas Mariot éd., Paris, PUF, 2015).

le lien soit jamais ni automatique ni obligatoire, représenter des moments d'investissement voire de réorientation intellectuels.

Dans une configuration moins contraignante que celle que vivent les clandestins pourchassés Cavaillès ou Bloch, Jean-Paul Sartre « profite » de sa drôle de guerre pour réorienter le sens de son œuvre en reprenant sur place, lui aussi, des manières de travailler délaissées depuis la fin des concours : lectures intensives et systématiques, mise en fiches, mais aussi régulières « conférences » improvisées devant ceux qui partagent le petit poste où il vit reclus[22]. Soumis à la promiscuité des rangs ordinaires, Jean Malaquais découvre (et éprouve) ce que l'écriture suppose de foi dans les règles du jeu littéraire et la « désirabilité de ses enjeux ». Bien que dégoûté par l'étroitesse de la vie militaire, il ne peut résister, comme tant d'autres de ses semblables, à retrouver un peu de son statut lorsque les autres soldats lui demandent d'écrire pour leur femme, ou que son supérieur lui commande une pièce de théâtre pour agrémenter une inspection officielle[23].

La comparaison des mobilisations en guerre d'Algérie des futurs historiens Paul-Albert Février et Antoine Prost offre une description très fine des effets différenciés des propriétés des situations d'empêchement[24]. D'une part, les deux hommes sont mobilisés sous des statuts militaires très différents : le premier travaille dans un centre administratif, le second est un officier de terrain. Par ailleurs, ils n'ont ni le même parcours ni la même position sociale au moment de la mobilisation. Sous ces différents aspects, même si tous deux tiennent un journal, le rapport à l'empêchement intellectuel s'avère dissemblable : Paul-Albert Février découvre sa vocation de chercheur sur place quand Antoine Prost, déjà installé dans la carrière comme dans la vie, semble préférer attendre sa libération pour reprendre le fil rompu par la mobilisation. Dans le cas des prisonniers politiques communistes enfin, la prison représente même, cas extrême, la seule période de la vie durant laquelle le labeur intellectuel peut prendre le pas sur de chronophages activités militantes[25].

Le sana et le cloître

Pour mieux souligner ce lien possible entre empêchement « modéré » et félicité intellectuelle, les contextes d'emprisonnement « conventionnel » (au sens de

22 Voir la contribution de Frédéric Lebaron dans ce volume (chapitre 5).
23 Voir la contribution de Laurent Jeanpierre dans ce volume (chapitre 6).
24 Voir la contribution de François Buton dans ce volume (chapitre 7).
25 Voir la contribution de Bernard Pudal dans ce volume (chapitre 8).

respectant le droit de la guerre) comme ceux qui viennent d'être évoqués auraient dû être comparés, dans le livre, à des situations qui, sous l'angle de l'empêchement, partagent certaines de leurs propriétés : le sanatorium et le cloître. Cela n'a pu être le cas. Précisément dans l'objectif de combler ce manque, je voudrais évoquer rapidement la première d'entre elles.

Octobre 1947, le jeune Charles Mazauric, 15 ans, entre au sanatorium de Neufmoutiers-en-Brie, en Seine-et-Marne, où il reste jusqu'en juin 1949. Le futur historien de la Révolution française a raconté cette expérience d'internement médical sous une forme très simple : il a lu. « Avec avidité, j'ai arpenté la bibliothèque du sanatorium ! Lire, nous ne faisions que cela, toute la journée, on lisait puis on jouait aux cartes ou aux échecs, on lisait encore »[26]. Le jeune tuberculeux découvre alors Marx, l'histoire « qui n'était plus cette chronique inintelligible que l'on m'avait enseignée au collège mais ce par quoi et de quoi nous étions faits », les grands auteurs du Siècle d'or, les romanciers américains ou russes aussi. Six à sept heures par jour de lectures, écrit-il, une accumulation rendue possible autant qu'obligée par la rupture de l'internement. « Je lisais les auteurs un peu comme l'autodidacte de *La Nausée* de Sartre, presque par ordre alphabétique, sans guide véritable, en m'inspirant cependant de l'opinion des plus anciens ».

Un an auparavant, en septembre 1946, Roland Barthes quittait lui aussi l'établissement de Neufmoutiers-en-Brie. Avec cette dernière postcure durant l'été, il abandonne enfin les institutions spécialisées au terme d'une longue période d'internement, commencée en janvier 1942, après une rechute de tuberculose et un pneumothorax, dans plusieurs sanatoriums alpins, dont ceux de Saint-Hilaire-du-Touvet et de Leysin[27]. Ici, l'empêchement physique, directement lié à la maladie, révèle, en creux, les modalités pratiques singulières d'un apprentissage intellectuel aussi poussé que complet. Souvent seul, parfois même alité, Barthes développe et perfectionne des techniques intellectuelles dont ses travaux garderont jusqu'au bout la trace. La chambre du sanatorium devient par excellence le lieu de l'introspection et des rêveries, mais aussi celui de la lecture – les œuvres complètes de Michelet, notamment – et de l'écriture, toutes deux progressivement médiatisées par un gigantesque travail d'annotation et de mise en fiches. Petit à petit, il dit éprouver un intérêt plus grand « dans la méthode, la régularité, la progression » de ses lectures que « dans leur contenu »[28]. Comme le remarque justement

26 Les extraits cités sont tirés de « Entretiens de Claude Mazauric avec Julien Louvrier », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, nº 104, 2008, p. 19-145 (dossier « Histoire et engagement : avec Claude Mazauric »).

27 Tiphaine Samoyault, *Roland Barthes*, Paris, Seuil, 2015, p. 175 et suiv.

28 *Ibid.*, p. 193.

Tiphaine Samoyault, internement médical et consignation lectorale vont de pair. Au sana, Barthes construit un fichier qu'il ne cessera plus d'alimenter – dès janvier 1946, il a déjà consacré plus de mille fiches à Michelet – et qui deviendra la source principale de son œuvre. En ce sens, on pourrait dire que l'expérience du sanatorium a en partie « fait » l'auteur Barthes ; c'est là qu'il a fabriqué et cultivé le mode de lecture et d'écriture qui sera le sien au long de son œuvre.

Le passage par le « sana » expérimenté par tant de jeunes hommes et femmes au mitan du XX^e^ siècle représente, on l'aura compris, une des modalités possibles d'empêchement par la maladie. Dans ce cas précis, l'empêchement médical, aussi pénible à supporter qu'il ait été, apparaît être, suivant une figure déjà aperçue, un moment favorable au développement et à l'épanouissement de l'intellectualité. Parfois, le phénomène apparaît poussé à l'extrême : ainsi de Joe Bousquet, écrivain à l'œuvre considérable qui vécut reclus alité dans sa chambre et comme enchaîné à l'écriture par une paralysie des membres inférieurs à la suite d'une blessure par balle, à 21 ans, durant les combats de la Grande Guerre[29].

Par rapport à certaines situations précédemment évoquées, le cadre sanatorial opère à la manière d'un microscope permettant d'interroger les choses au plus près. Parce que les malades sont tenus à la chambre, les pratiques de l'esprit, du moins pour ceux d'entre eux qui s'y engagent, sont surinvesties. Les technologies de l'intellect apparaissent dès lors comme démultipliées, tant du point de vue de l'intensité à travers laquelle elles sont mises en œuvre que du point de vue de la qualité de celle-ci. Ici plus qu'ailleurs, l'empêchement révèle, dévoile ou renforce.

Mais la réflexion s'enrichit encore à partir de l'examen de ce cadre sanatorial. Par rapport aux situations qui ont été évoquées aux points précédents, il ouvre à la dimension intime de l'intellectualité et aux modalités à travers lesquelles celle-ci peut, à la faveur de longs apprentissages, être incorporée. Lecture, prise de notes, mise en fiches et tenue du fichier, mémorisation, par cœur et introspection : comment ces formes se sont-elles imposées jusqu'à composer un ensemble de pratiques intellectuelles et devenir, chez Barthes notamment, une sorte de seconde nature dont l'écriture par fragments est une manifestation ?

Le regard introspectif offert par la chambre du sanatorium, cloître intime autant que métier à penser, suggère ainsi un large éventail de questions et

29 Voir les textes autobiographiques de Joe Bousquet, *Traduit du silence* [1941], Paris, Gallimard, 1995, et *Mystique*, Paris, Gallimard, 1973, ainsi que le célèbre article de Gilles Deleuze, « 21^e^ série, de l'événement », *Logique du sens*, Paris, Minuit, 1969, p. 174-189.

de possibles enquêtes pour prolonger le questionnaire de l'empêchement. D'abord, en creux ou par prolongement, il appelle à interroger les conditions de maintien du cloître dans la vie civile[30]. En quoi la mise en ménage a-t-elle pu, historiquement et pour les hommes, constituer une modalité de perpétuation de l'exercice des activités intellectuelles – quelque chose comme un éternel estudiantin que seule l'éventuelle arrivée des enfants viendrait mettre à mal ? Parce que l'idée d'intellectualité repose en partie sur l'autonomie du travailleur de la pensée, elle ne peut éviter une réflexion sur la matérialité de la condition lettrée, depuis l'intellectuel maudit enfermé dans une pauvreté solitaire jusqu'au grand bourgeois bénéficiant pleinement des rentes familiales.

Ensuite, ainsi envisagée, l'expérience du sanatorium pose la question de sa reconduction volontaire sous la forme de la retraite ou de la fuite lointaine, bref de toutes les expériences intellectuelles de sortie du monde. Chez les intellectuels particulièrement, l'enfermement peut devenir, pour une part au moins, vertueux sinon désirable. Il opère comme une forme de choix du désert, notamment en ce qu'il peut aussi systématiser les qualités qui seraient propices à l'activité intellectuelle : le silence, le calme, le temps dégagé des contraintes matérielles, voire le dépouillement et l'austérité supposés faciliter la concentration. Pour le dire vite : retraite intérieure et entrave extérieure vont souvent de pair. C'est en ce sens qu'il nous faut franchir une nouvelle et dernière étape en montrant en quoi empêchement subi et empêchement voulu non seulement peuvent, mais doivent être pensés au long d'un même continuum.

Récusation : un désir de désert

Boris Gobille consacre la dernière étude empirique du volume (chapitre 9) au cas d'un jeune normalien parti sublimer autant qu'éprouver son désir d'écriture dans une traversée océane en cargo. Malgré l'étendue, spatiale comme temporelle, du voyage, le déplacement reste largement immobile tant il se veut entrée en tour d'ivoire. Boris Gobille montre combien, ainsi, il est encastré socialement. Car si le jeune homme cherche à rompre avec les pesanteurs du cadre monacal de la rue d'Ulm en larguant les amarres pour l'autre bout du monde, ses gaucheries manuelles sur le bateau (relevées sinon moquées par les autres marins) comme ses difficultés à épouser le mythe de

30 Sur l'opposition / succession entre la figure du renonçant hors du monde et celle du renonçant dans le monde, voir Louis Dumont, *Homo hierarchicus. Essai sur le système des castes*, Paris, Gallimard, 1966.

l'écrivain-voyageur (le journal consigne ces difficiles introspections) opèrent comme d'insistants rappels à l'ordre de son intellectualité.

Ce type d'empêchement fabriqué ou provoqué dans l'optique de récuser une intellectualité vécue comme artificielle, pesante et aliénante pourra apparaître quelque peu caricatural, attaché à une période, celle de l'entrée dans l'âge adulte, et à un modèle héroïsé, celui de l'intellectuel en rupture. On peut pourtant avancer que ces formes de récusation ne sont pas réservées, loin s'en faut, à cette seule figure du voyage initiatique. Au chapitre terminal sur le cargo, seul exemple d'empêchement réellement choisi, il aurait fallu confronter d'autres modalités de sorties volontaires du monde également vécues sous la forme, au moins au départ, d'une célébration de l'empêchement : je pense ici aux cas de l'enquête anthropologique en terrains exotiques et à celui, plus complexe et ambigu, des établissements en milieux populaires. Ils ont l'intérêt de montrer qu'à l'instar des empêchements subis largement évoqués, les acteurs de ces déplacements géographiques ou sociaux sont, plus ou moins rapidement, rattrapés par leur ethos intellectuel. C'est ainsi à travers eux que se terminera ce long parcours d'empêchements.

Le 6 janvier 1935. La mission Sahara-Soudan montée par Marcel Griaule quitte Paris pour le pays dogon. Deux jeunes étudiantes « attachées » au musée du Trocadéro, Deborah Lifchitz et Denise Paulme, se joignent à la caravane. Indépendantes grâce à une bourse de thèse octroyée par la Fondation Rockefeller, elles laissent la mission repartir pour la France fin mars et restent seules à Sanga jusqu'à la fin de septembre de l'année.

Denise Paulme écrit régulièrement à son futur mari, André Schaeffner[31]. Au départ, elle raconte l'enfermement, cette fois choisi sinon désiré, dans leur « campement » de Sanga. Les conditions de vie difficiles – chaleur, inconfort –, la solitude surtout rendent l'adaptation difficile. Pour lutter contre l'ennui et l'absence de communication avec des gens « qui ne nous comprennent pas », les deux femmes cherchent d'abord, par habitude et réflexe pourrait-on dire, à se réfugier dans les livres et le travail intellectuel. « Certaines heures sont dures, surtout sans lecture ni aucune distraction. […] Envoie-moi beaucoup de livres », demande Denise Paulme le 1er avril. Un mois plus tard, rien n'a changé : « Nous n'avons plus un livre ni un journal, certaines heures sont

31 Les extraits qui suivent sont tirés de Denise Paulme et Deborah Lifchitz, *Lettres de Sanga*, éditées par Marianne Lemaire, Paris, CNRS Éditions, 2015. Sur la seconde, voir Michael Freund, *La disparition de Deborah L.*, Paris, Seuil, 2012. On lira également, de Marianne Lemaire, « La chambre à soi de l'ethnologue. Une écriture féminine en anthropologie dans l'Entre-deux-guerres », *L'Homme*, nº 200, 2011, p. 83-112, et *Celles qui passent sans se rallier : la mission Paulme-Lifchitz, janvier-octobre 1935*, nº 5 de *Les Carnets de Bérose*, 2014, en ligne : [http://www.berose.fr/spip.php?article595].

longues, sans aucun dérivatif ». Il faut attendre le 31 mai pour que le premier paquet d'ouvrages atteigne Sanga : « quelle joie ! » s'écrie-t-elle alors. L'ensemble des lettres des premières semaines sont ainsi teintées de cette forme de mélancolie de l'anthropologue dont on trouve trace autant dans les désormais célèbres « deuxièmes livres » des auteurs de la discipline[32] que dans leurs journaux de terrain.

Rien d'original dans cette situation, passage obligé de tant de récits de voyage et d'exploration. L'intérêt de cette mélancolie pour l'étude de l'empêchement intellectuel tient aux modalités par lesquelles elle est perçue et « gérée », à la fois révélateur d'un manque à combler et invitation au dépassement de soi.

D'abord, comme dans les occurrences précédentes, on observe que les références de la culture d'origine qui sont réactivées apparaissent être sinon les plus scolaires, au moins celles qui sont reconnues comme les plus identifiées aux sociétés d'appartenance, comme si la découverte d'une altérité radicale appelait son pendant, un retour – une confrontation ? – à soi aussi exacerbé que total. On relit ses classiques, madeleines de Proust incongrues en ces terres lointaines. On s'adonne aux plaisirs d'un format littéraire, au pastiche d'un style. Dans son célèbre *Journal d'ethnographe*, Bronislaw Malinowski raconte aussi son amour pour les textes classiques, qu'il en vient à poser comme en négatif des récits qu'il recueille. Face au sentiment d'envahissement voire au dégoût que lui inspirent ses enquêtés lorsque l'immersion locale se fait trop longue et pesante, la littérature est vécue comme un refuge, une bouée de sauvetage, un retour à soi et à la civilisation[33]. Claude Lévi-Strauss découvre les indiens Nambikwara armé des textes de l'explorateur Jean de Léry, « catéchisme personnel » dont se nourrit son imaginaire du premier contact entre blancs et indigènes. Fin août 1938, en dépression, perdu seul au milieu de nulle part, il a pour réflexe de se mettre, lui aussi, à n'écrire rien d'autre qu'une pièce de théâtre, *L'Apothéose d'Auguste*[34].

D'autre part et surtout, la mélancolie est intéressante par les formes de règlement dont elle fait l'objet. De fait, entre le moment où Denise Paulme passe commande et celui où elle reçoit les livres, l'atmosphère a changé dans le camp des jeunes femmes. L'éloignement, l'isolement, le repli sur soi sont désormais transcendés, perçus comme des sources d'accomplissement

32 Vincent Debaene, *L'adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Paris, Gallimard, 2010.

33 Bronislaw Malinowski, *Journal d'ethnographe* [1967], Paris, Seuil, 1985.

34 On trouvera une très bonne description des campagnes ethnographiques de Lévi-Strauss dans un essai d'Emmanuelle Loyer, *Lévi-Strauss*, Paris, Flammarion, 2015, p. 223.

de soi où se révèle la vérité intime de chacun. « Je suis bien décidée à ne rien faire pour atténuer l'austérité d'une vie qui répond pleinement à mes goûts profonds », note Denise le 11 mai. Fin juin, l'exaltation est là : « Sanga m'a prise, m'a bouleversée et me possède aujourd'hui entièrement ». « C'est une grande satisfaction d'être acceptées partout ». Le 4 août, elle ajoute : « J'aime cette vie, j'aime ce qu'il y a de dur en elle ».

Passé les premières semaines, l'immersion devient, au sens tout à fait concret du terme, le choix du désert, d'une retraite intérieure comme moyen/outil pour parvenir à « être soi-même », à atteindre la plénitude de son être. Le premier accomplissement est physique. « La vie de brousse me remet tout à fait, je dors et je mange avec un plaisir animal, sans penser à rien d'autre », écrit Denise Paulme le 3 mai. Sans surprise, il se fera aussi moral : « j'ai trouvé la paix avec moi-même, le calme intérieur », note-t-elle le 11 août. La gestion de l'empêchement passe par le recours aux figures romantiques de l'exaltation de la vie au grand air, libérée des servitudes modernes et du monde. Elle donne à voir les renvois multiples aux formes de l'éducation bourgeoise depuis le milieu du XIX^e^ siècle : il faut savoir prendre sur soi, la contrainte extérieure n'est rien, sinon un moyen de parvenir à fabriquer une intériorité plus robuste.

Petit à petit, la sortie du monde ordinaire devient un moyen désiré de réalisation de soi. Elle est ainsi, par un profond retournement, renoncement au monde d'avant, qui risque alors de devenir celui de l'empêchement : « 5 mois bientôt que je suis à Sanga, écrit-elle le 15 juin. C'est ici maintenant que je me sens chez moi, et j'ai peur de Paris presque comme d'une prison, un trou noir ». Cinq jours plus tard, le constat est réitéré : « Je ne peux imaginer Paris, Sanga me possède entièrement, j'y suis enfin moi-même ». Fin juillet, la lettre se fait leçon de choses toute de plénitude :

> Journées très calmes, toutes semblables. Il y a 6 semaines que nous n'avons pas vu un blanc, la route est coupée pour 15 jours encore. Heures si pleines, si riches. Ces mois de solitude sont un enseignement profond, un inestimable bienfait ; j'espère en rentrant dans la société ne pas oublier trop vite ce que j'ai pu apprendre ici.

Plus le temps passe et plus le voyage se fait bienfaisante épreuve, empêchement désiré précisément parce que productif.

Parce que le déplacement est choisi, voulu, parce qu'il y a enchantement voire sublimation des enquêtés et du monde inconnu qui est découvert, l'empêchement se déplace également des natifs, qui fascinent les enquêtrices, vers les administrateurs coloniaux blancs, qui gênent et entravent non seulement le travail de collecte, mais même la vie rêvée de Robinson qu'elles chérissent désormais. Le 11 mai, Denise Paulme raconte leur rencontre avec Marie

Alphonse Flottes de Pouzols, gouverneur par intérim de la Côte d'Ivoire, en visite à Sanga, avec obligation de boire du champagne : « Que l'Afrique serait belle sans les Blancs et leurs alcools ». Et de poursuivre : « Jamais comme ce soir je n'ai eu l'impression d'être chez moi, dans l'atmosphère qui me convient, parmi des visages amis. C'est parmi les Blancs coloniaux que je suis dépaysée ». La conclusion est plus explicite encore :

> Nous avons subi dimanche l'invasion de 5 sergents-chefs dont deux flanqués de leurs épouses. Ils arrivent aux accents de l'air des lampions. Le campement, si calme et silencieux, est envahi par une horde et je n'ai jamais eu pareille impression de sauvagerie. Quelle est la définition du mot : barbares, que donne Littré ? Sommes-nous vraiment de la même famille que ces êtres bruyants ?

Définitivement, le sens de l'empêchement a basculé. Désormais, ce sont les blancs qui encombrent la vie vénérée de Sanga en gênant la contemplation des « biens sans maître » offerte par la paisible beauté des lieux[35]. Quelques semaines plus tard, nouvelle visite d'administrateurs, et mêmes effets : « Deux filles seules sont mal placées pour voir des coloniaux sous un jour favorable […]. Comment ne pas avoir honte des Blancs devant les indigènes ? » demande-t-elle.

Au transfert culturel du voyage lointain, il faudrait encore ajouter, on l'a dit, l'empêchement social dans le cas des mouvements politiques prônant l'installation en terres populaires, voire dans celui des stages usiniers recommandés sinon imposés par certaines écoles de commerce à leurs étudiants futurs cadres. Chez les établis, la déception militante semble être le pendant de la mélancolie des ethnographes[36]. La langue parfois, l'apparente apathie, la promiscuité ou l'omniprésence de l'alcool, tout semble faire obstacle aux objectifs de la cause[37]. Et comme le travail contraint et fatigue, le temps laissé à l'étude devient, quand il n'est pas absent, particulièrement réduit. Comme chez les anthropologues encore, la victoire intérieure passe par le dépassement de l'empêchement – en l'occurrence un renoncement au moins partiel aux bonheurs des livres. Mais parce qu'il est ici plus marqué que dans

35 Luc Boltanski, « L'encombrement et la maîtrise des "biens sans maître" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 2, n° 1, 1976, p. 102-109.

36 Sur ce point, le célèbre ouvrage de Robert Linhart reste un texte indépassable : *L'établi*, Paris, Minuit, 1978.

37 Voir ici les riches développements de Laure Fleury, Julie Pagis et Karel Yon, « "Au service de la classe ouvrière" : Quand les militants s'établissent en usine », *Changer le monde, changer sa vie. Enquête sur les militants et les militants des années 1968 en France*, Olivier Fillieule, Sophie Béroud, Camille Masclet et Isabelle Sommier éd., avec le collectif Sombrero, Arles, Actes Sud, 2018, p. 453-484, et de Julie Pagis et Karel Yon, « Se faire ouvrier.e : l'établissement, un cas de *reverse passing* ? », *Genèses*, n° 114, 2019, p. 53-74.

certaines des situations contraintes examinées précédemment – le service armé ou la mobilisation militaire laissent plus de temps pour soi que le travail en usine –, le succès de cette sublimation est aussi plus difficile et incertain. L'empêchement usinier souvent pèse, engourdit, épuise. C'est pourquoi nous avions plutôt considéré, au début, qu'il s'apparentait à une forme sévère, assez proche dans sa radicalité de celles examinées au commencement de ce texte. Lorsque l'établissement prend fin, la transition est souvent particulièrement difficile. Reste, là encore, que le retour à soi semble toujours possible, sinon aisé et désiré : « La seule vraie différence avec mes camarades d'usine (parmi lesquels se trouvaient bon nombre d'ouvriers improvisés venus des campagnes ou d'autres pays), écrit Robert Linhart, c'est que moi, je pourrai toujours reprendre mon statut d'intellectuel. Je vis ma peine comme eux, mais je reste libre d'en fixer le temps »[38].

Références

Andrieux Claire, Bard Christine éd., *Femmes en résistance à Ravensbrück*, nº 5 de *Histoire@Politique*, 2008. En ligne : [http://www.histoire-politique.fr/index.php?numero=05&rub=index].

Debaene Vincent, *L'adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Paris, Gallimard, 2010.

Lemaire Marianne, « La chambre à soi de l'ethnologue. Une écriture féminine en anthropologie dans l'Entre-deux-guerres », *L'Homme*, nº 200, 2011, p. 83-112.

Pagis Julie, Yon Karel, « Se faire ouvrier.e : l'établissement, un cas de *reverse passing* ? », *Genèses*, nº 114, 2019, p. 53-74.

Pathé Anne-Marie, Potin Yann, Théofilakis Fabien éd., *Archives d'une captivité, 1939-1945. L'évasion littéraire du capitaine Mongrédien*, Paris, Textuel, 2010.

Samoyault Tiphaine, *Roland Barthes*, Paris, Seuil, 2015.

38 Robert Linhart, *L'établi*, ouvr. cité, p. 81.